

mécontents qui se joindroient à Elle.

Ceux qui avoient conçu de pareilles espérances, ou qui craignoient des troubles domestiques en Allemagne, furent bien surpris, lorsqu'à l'ouverture de la Campagne on vit sur les bords du Rhin une Armée française, commandée par deux Maréchaux de France, qui quoiqu'en état, (par sa supériorité à celle de l'Empire) de faire des entreprises qui auroient pu détacher quelques Membres de la grande Alliance, cette Armée ne laissa pas de rester tranquille sur la Frontiere, & ne fit aucun des mouvemens qu'on attendoit d'elle.

On reconnut alors par cette moderation son attendû du Roi T. C. que ce Prince n'avoit nul dessein de traverser l'élection d'un futur Empereur, ni troubler en nulle maniere la tranquillité de l'Allemagne. Sa Majesté eut en cette occasion la même délicatesse de conscience, qui l'empêcha de profiter du desordre où la Cour de Vienne étoit, lors qu'en 1683. les Turcs mirent le siege devant la Capitale d'Autriche, moderation d'aurant plus grande & plus estimable, qu'alors la France n'étant embarrassée d'aucune guerre, étoit dispensée de veiller à la conservation de ses Frontieres.

Les Politiques, même dans les Pays étrangers, (où j'étois alors) reprocherent à la France d'avoir peché contre la bonne Politique, en profitant si mal *du moment du Berges*, car il y a de ces momens en fait de politique, aussi bien qu'en amour, effectivement on ne tint nul compte au Roi T. C. de sa tranquillité dans un tems si épineux, non plus que la generosité avec laquelle S. M. offroit à l'Empereur & à l'Empire un secours de troupes à
ses